



# cerises

## la coopérative

### Humeur de Cerises

Le coût annuel des sinistres climatiques est de 5,6 milliards annuels, en France, de 2020 à 2025. Soit Quatre fois plus que dans la décennie 1980 !

Ça peut servir !

[Niches fiscales](#) : la stratégie grossière du gouvernement : Le dernier billet de l'observatoire de la justice fiscale

Complète rénovation du site [www.actionpublique.eu](http://www.actionpublique.eu)

On y trouve une série de données, d'analyses, de réflexions et de propositions.

### Agenda militant

#### Samedi 14 juin

14h à l'annexe de la Bourse du Travail  
67 rue de Turbigo Paris 3<sup>e</sup>

[Les Services publics et La Sécurité Sociale](#)  
confrontés aux échéances politiques.

ATD Quart-Monde tiendra [son assemblée générale](#).  
L'après-midi sera consacrée à sa campagne contre  
la maltraitance institutionnelle.

#### Samedi 5 juillet

[Journée internationale des coopératives](#)

#### Du 23 au 26 août

[Université d'été des mouvements sociaux et solidarités](#) à Bordeaux  
avec la participation de CERISES

#### Du 29 et 30 août

[Fête de la chanson politique](#) - 4<sup>e</sup> édition -  
C'est toujours à Mazères-sur-Salat (31), petit village  
ex-industriel, qui nous réserve un bien bel accueil.  
Sur le site extérieur de l'usine  
où l'on fabriquait le papier à cigarettes Rizla+

### Dans l'air du temps

**D'un côté, une ambiance d'impasse**, d'effondrement. L'agression israélienne et des USA qui veulent mettre l'Iran au pas aggrave l'angoisse. **De l'autre, des luttes traversent la planète, hors du champ institutionnel et de la politique traditionnelle** : en Serbie, aux USA en passant par le Chili, l'Espagne et surtout le soutien désormais international au peuple palestinien. En Angleterre, aux Pays Bas, en Belgique, des foules exigent que les gouvernements agissent pour qu'Israël arrête la guerre. En France, en plus des manifs, l'enthousiasme des supporters du PSG s'est exprimé dans plusieurs villes avec les couleurs du peuple palestinien. D'innombrables personnes exigent des états qu'ils cessent toute aide au gouvernement israélien et prennent des sanctions à son égard. Le gouvernement français a été amené à censurer la fanfaronnade militaire d'Israël au salon du Bourget. L'agression contre l'Iran peut être une effroyable diversion : ce que le régime iranien a de détestable sert d'alibi pour désigner les arabes comme dangereux. Israël et USA cherchent refuge dans les risques d'une déflagration. Les forces politiques de progrès sont-elles au niveau ? Il n'empêche que, vieux soixante-huitard, je repense au rôle de catalyseur joué par le peuple vietnamien face aux USA, le mouvement des noirs américains et les peuples en lutte contre la colonisation ; chacun de ces mouvements, comme celui pour la Palestine, avait certes ses limites mais ce qui joue le rôle premier c'est l'identification à un peuple, dont la cause ne s'enferme pas dans un appareil ni dans une institution. Il y a une double identification : par le refus de la loi du plus fort et par l'image de celles et ceux qui n'ont rien mais qui prennent leur sort à bras le corps. **En ce sens, la Palestine parle aussi de nous.**

Trait de notre temps, ce qui bouge se construit en dehors de l'espace institutionnel : les printemps arabes en 2010, les Indignés, les Nuits debout, les Gilets Jaunes, les luttes des femmes, le mouvement sur les retraites, l'écologie... **Là encore, les forces qui se réclament de l'alternative sont interpellées.** La prochaine étape est-elle que ces mouvements entrent dans la sphère politique telle qu'elle est ? Ou pour dégager celle-ci de l'enfermement institutionnel où elle se meure ? A l'image des banlieues qui se déversent dans les rues, on ne veut plus être « en dehors » mais centre de gravité autour duquel tout se passe. N'y a-t-il pas là, en germes, un renversement copernicien de la politique où Mme et Mr N'importe Qui, devient acteur/rice principal/e de la transformation radicale du monde ?

● Pierre Zarka

## Derrière le « cow-boy ». une reconstruction du monde ?

L'attaque d'Israël contre l'Iran, au-delà de sa grossièreté et de son horreur, pose bien des questions sur les faits eux même, comme sur ses conséquences.

Tout d'abord la négation totale du droit international, que l'on peut désormais considérer comme moribond, consacre que l'ordre du monde qui s'installe est commandé par la force. La plus brutale soit-elle. Non seulement l'ONU est hors circuit, mais l'attaque contre un autre État, quoiqu'on pense de sa direction, ne peut être acceptable. Encore moins de justifier une agression contre un État, et le peuple iranien, par « l'islamisme » des ayatollahs. On voit comment les classes dirigeantes et le capitalisme mondialisé appuient cette « initiative » de Netanyahu pour faire d'Israël le pivot d'une recomposition du Proche et Moyen-Orient. Avant Téhéran, Beyrouth et le sud Liban, la Syrie, la Cisjordanie sont sous le feu. Seulement pour détruire le Hezbollah, le Baas syrien, le Hamas, le Jihad ?

La façon dont les médias (globalement) reprennent cette propagande, ne toussant que sur des « excès », est révélatrice de l'ambition des classes dominantes. Leur mépris des peuples est évident. Iranien, syrien, libanais... ça compte menu dans une réorganisation du monde qui veut faire du proche et moyen Orient un nouvel eldorado du capitalisme. On laisse pour l'instant la Chine (et le Japon) s'organiser en Asie. On s'occupera plus tard de l'Ouest de la méditerranée et de l'Europe du Sud.

La recomposition envisagée est le pendant logique de l'incantation trumpienne à envahir le Groenland et occuper le Canada. Une drôle de Nouvelle Frontière !

Il nous appartient de revaloriser le droit international, le droit inaliénable des peuples à disposer d'eux-mêmes. La question des médias est cruciale. Comment pouvons-nous y répondre ? Enfin, si la Palestine parle tant à (et de) la Gauche, au cœur de son maelström, ce ne peut être un hasard. Iran, Palestine, Ukraine : c'est du cœur de notre humanité dont l'avenir est en question.

● PATRICK VASSALLO

## Sous la simplification la dérégulation régression totale !

La fin du printemps a vu se déployer en France et dans le monde une offensive sans précédent contre les quelques dispositions et accords écologiques. Certes la technobureaucratie a sa part de responsabilité dans le rejet de certaines mesures, faute d'avoir envisagé des accompagnements sociaux essentiels. Vitaux pour beaucoup. Bérets rouges, gilets jaunes, Sainte-Soline ... : Du rifici « wokiste » négligeable !

De Trump à l'Inde, s'insinue la tentation « demain le déluge », sonnez et trébuchez de suite. Les nombreux **chantiers de « simplification »** lancés ces dernières années par les gouvernements successifs, contiennent-ils des règles plus simples et donc normalement mieux comprises ?

L'épisode de la ZFE, parmi d'autres, est significatif. Un constat évident. On ne peut plus continuer à polluer l'espace urbain et produire à fond la caisse des particules fines. Probablement le règne de la voiture (individuelle) va à sa fin. Forcément la réponse : on sanctionne, on interdit, débrouillez-vous, manants/tes, provoque de multiples résistances. Faute d'imaginer un autre avenir collectif, une autre fabrique de la ville, comme des ruralités, la grogne monte au point de menacer d'être un thème des prochaines municipales dans les métropoles. Une bonne idée (moins ou zéro voiture) devient un piège à fumées. On n'y voit plus goutte sur l'avenir de nos cités ; ou plus exactement de leurs mobilités.

Force est de constater qu'au fil du temps ces réformes se traduisent par une régression continue du droit de l'environnement. « **Simplification** » est devenu un euphémisme poli pour « **dérégulation** » et « **régression du droit de l'environnement** ». Expériences sans bilan, mesures sans études d'impact, réactions au grès de « l'opinion ». Tout ceci provoque une action publique illisible, un laxisme général vis-à-vis des initiatives privées (n'est-ce pas Total Energie ?!). Quel est le résultat de ces réformes ? Dogme du moins d'État et de la « liberté » la simplification ne fait l'objet d'aucune évaluation, pas plus que le gain de compétitivité réel qu'elle est censée favoriser.

Imposée à la hussarde, par décrets ou cavaliers législatifs, niant le débat public (comme la Convention Citoyenne pour l'environnement), ces différentes régressions créent au contraire un droit complexifié et illisible. Au plan international, déjà malmenés et ridiculisés, les protocoles de Kyoto et autres « accords » finissent à la décharge.

A l'irresponsabilité des classes dominantes, les logorrhées climato-sceptiques et obscurantistes appellent une mobilisation populaire. Partout. On ne pourra compter que sur nous-mêmes pour nous en sortir.

● PATRICK VASSALLO

Le rapport de la FNE : <https://fne.asso.fr/publications/simplification-mon-oeil-rapport>



## États-Unis : les champs sont vides



En Californie, les champs sont vides. Les ouvriers agricoles immigrés se cachent. Les vidéos montrant la police de l'immigration (ICE), lourdement armée, pourchassant des travailleurs sans papiers jusque dans les immenses champs de fraises californiens ont révolté la population. 60 % des 255 000 travailleurs de la terre seraient sans papiers et la politique anti-immigrés de Trump inquiète également l'agro-business qui voit sa main-d'œuvre à bon marché en danger. Après que des millions de personnes aient manifesté contre Trump avant son défilé militaire extravagant qu'il a organisé pour son anniversaire le 14 juin, le président a ordonné aux forces de l'ordre fédérales de doubler les opérations d'expulsion dans les villes démocrates telles que Chicago, New York et Los Angeles, suggérant qu'il considère les expulsions massives comme un moyen de cibler aussi ses opposants politiques. De plus le projet de loi budgétaire du Parti républicain prévoit 75 milliards de dollars de financement supplémentaire pour l'ICE, la police anti-immigrés.

### Le mouvement syndical se mobilise

Comme un peu partout dans le pays, le mouvement syndical de la région de Seattle s'est mobilisé pour défendre ses membres immigrés arrêtés. Par exemple la section locale 925 du syndicat SEIU a annoncé que Lewelyn Dixon avait été libérée après avoir été détenue par l'ICE pendant trois mois. Un juge de l'immigration a statué que Dixon ne pouvait pas être expulsée. « Grâce à la mobilisation de nos communautés et à l'exercice du pouvoir populaire, Lewelyn Dixon est libre », a déclaré son syndicat dans un message publié sur Facebook. A Tacoma [État de Washington), le mouvement syndical a récemment organisé plusieurs rassemblements devant la prison pour immigrants. Plus tôt, deux cents travailleurs avaient participé à une manifestation

organisée par le conseil syndical pour soutenir Dixon et Juarez Zeferino, un leader syndical militant de l'organisation Familias Unidas por la Justicia. Mylo Lang, apprenti machiniste chez Boeing, se réjouit de la solidarité croissante des syndicats avec les immigrants. Il a contribué à l'organisation d'une marche le 1<sup>er</sup> mai à Tacoma qui a rassemblé 1 000 personnes. Les manifestants se sont rassemblés dans le centre-ville, ont écouté les dernières nouvelles concernant les luttes des employés des supermarchés et des enseignants, puis ont défilé jusqu'au centre de détention. Début juin David Huerta, président du SEIU Californie (750 000 membres) et du SEIU-United Service Workers West, a été gravement blessé et arrêté lors d'un raid de l'ICE à Los Angeles alors qu'il observait les méthodes des policiers. Depuis il a été libéré suite à la mobilisation nationale des syndicats américains. Ce dernier incident indique que l'administration Trump est décidée à un affrontement avec le mouvement ouvrier et les mouvements sociaux. Quel qu'en soit le prétexte. À cette fin, outre la brutalité des méthodes, la militarisation des forces de répression, avec par exemple l'envoi de 700 Marines à Los Angeles, s'accélère avec l'enjeu de l'usage de la Garde nationale entre le gouvernement fédéral et les États aux mains de démocrates. Mais les meilleures ressources de la résistance restent dans le mouvement syndical et social.

● PATRICK LE TRÉHONDAT



## **REGARDS CROISÉS**

**Ce dossier se situe dans la suite de ce que *Cerises* a publié sur les séries et films qui parlent du social, les représentations qui émergent ou persistent et leur évolution. Mais c'est aussi un regard croisé, une entrée de biais sur des sujets dont nous traitons en permanence.**

**Il s'agit ici de proposer des œuvres, qui traitent la question sociale et sociétale. Autrement dit, quels romans, nouvelles, poésies, (et aussi séries)... a-t-on envie de conseiller et qui abordent une (des) question(s) à caractère social, sociétal, qui évoquent ou parlent de « questions de société ». Bref le social et le sociétal comme sujet ou comme contexte d'une œuvre.**

**Des membres de la rédaction s'y sont collés.**

**Vous aura-t-on ouvert quelques envies ? Un sourire en ces temps troubles ? Un enthousiasme a contrario des barbaries ambiantes ?**

## UN ÉTÉ À LA « CERISE »

Avec Neige Sinno, **Daniel Rome** nous entraîne d'emblée dans la « vague » Me Too. Première domination à passer ici à la question. Goncourt des lycéens/nes et prix Femina 2023, cet ouvrage est d'une force délicate. Avec Silvia Avallone, nous voici en val d'Aoste dans un roman ancré dans la désertification et le tourment des âmes. Un hymne, au fond, à ne jamais désespérer, parce qu'au bout du tunnel, gît souvent de la lumière.

Avec « Coup de toit », **Alain Lacombe** nous transporte en pays minier où le ciel peut tomber sur la tête. Comme tant de drames (et de solidarités) qui ont nourri le mouvement ouvrier. Un clin d'œil après le cinquantenaire de la catastrophe de Liévin ???

L'avantage avec Alain Damasio, c'est que la SF se cogne le plus souvent au réel. **Josiane Zarka** nous emmène à Frisco. Celui des sdf-entre autres. Au pays des humains/nes

Cap'tain Zombi de René Depestre nous vaut un regard de **Catherine Destom-Bottin**, où les fidèles de CERISES retrouveront cette sorte de tropisme qui nous créolise de si belle - et bonne - manière.

Avec Norek et sa trilogie, **Sylvie Larue** nous engage pour une

rando au long cours. Le social au coin du polar. Par un ciseleur du polar français où la banlieue n'a pas l'odeur de « l'islamo-terrorisme ».

Avec la série « Truth » c'est une autre vérité dont il s'agit. **Pierre Zarka** nous incite à visionner cet œuvre de Daphna Levin, par ailleurs autrice de « En thérapie ». Rien d'évident ici, mais ce petit plus qui vous fait aimer une série plutôt qu'une autre... et une curiosité qui mérite son envie.

Avec « Dead poet society » de Peter Weir, **Alexandra Pichardie** réactualise un succès de 1989. Pas seulement une douceur pour enfants. Un regard peut être ambivalent, des envies nommées désir (?). La liberté au prix de quelles normes ?

Avec « L'esthétique de la résistance » de Peter Weiss, **Makan Rafatdjou** nous invite à inventer ici et maintenant nos propres arts de la résistance dans les tempêtes actuelles.

On vous aura évité le dernier Chamoiseau, quelques excellents polars américains, un Indridason tout frais ou Clara Ysé, un délice. Vous nous direz ?

● **Patrick Vassallo**



La vague Me Too a eu la mérite de mettre en lumière le comportement d'une engeance masculine, qui pensait que les femmes étaient des objets à leur disposition. La première campagne Me Too est lancée en 2007 par Tarana Burke, militante féministe afro-américaine pour dénoncer les violences sexuelles. Dix ans plus tard éclatent des scandales de violences sexuelles dans le milieu du cinéma ou de la politique. Entre temps l'affaire Strauss-Kahn a défrayé la chronique.

Dans ce contexte, il y a une violence encore plus terrible : celle qu'on fait subir aux enfants et très fréquemment dans le cadre familial. L'inceste provoque des dégâts considérables. Et selon un sondage IPSOS de novembre 2020 **près de 10% de la population, majoritairement féminine déclare avoir été victime de violence sexuelle pendant leur enfance.**

Encore plus cruel : un nombre important de victimes avaient moins de 4 ans au moment des faits !

**Triste Tigre raconte avec beaucoup de sobriété l'inceste qu'a subi Neige Sinno par son beau-père pendant son enfance.** Dès la première page Neige Sinno donne le ton : « portrait de mon violeur ». L'autrice explique qu'il est assez facile de se mettre à la place de la victime. Alors elle fait le choix de se mettre à la place du bourreau pour tenter de comprendre l'indicible : « car au fond de moi, ce qui me semble le plus intéressant c'est ce qui se passe dans la tête du bourreau ».

Je trouve que la force du livre est de ne pas être dans le ressentiment, mais de dire ce qui ne peut plus être tu. En lisant ce récit j'ai pris toute la mesure de l'horreur que représente les violences sexuelles sur un enfant et des traces indélébiles que ça laisse toute une vie. Au travers de son itinéraire personnel, ce récit de vie prend une dimension universelle et soulève beaucoup de questions à la fois morales, juridiques et politiques.

Il faut savoir que les révolutionnaires de 1791 ne considéraient pas l'inceste comme un acte criminel. Entré dans le code pénal en 1791 le viol n'a été défini et véritablement puni qu'à la fin des années 1970 après le procès retentissant où Gisèle Halimi avec deux consœurs était l'avocate de 2 plaignantes belges. Une évolution du droit et des mœurs qui doit beaucoup à la campagne menée par les féministes du MLF. Le Code pénal reconnaît, depuis la loi du 3 août 2018, l'inceste en tant que qualification pour les viols et agressions sexuelles.

Le livre de Neige Sinno sort après les livres de Camille Kouchner et Vanessa Springora et la société prend toute la mesure de ce crime et de ses conséquences pour l'enfant devenu adulte et aussi pour l'entourage. L'autrice essaie de reconstruire sa vie à 8000 km de la France. Elle conclut « le pays des Ténèbres..... Trébucher, mais encore une fois, ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas Tomber ».

Un récit très fort qui ne laisse pas indemne ...

« *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil.* »  
René Char

#### ● Daniel Rome

*Triste Tigre*, Neige Sinno, Éditions P.O.L, août 2023, 288 pages, 20 €,



**Silvia Avallone a en commun avec Virginie Despentes, avec qui on la compare parfois, cette tendresse de gueules cassées, des marges à partir desquelles on voit bien mieux qu'au milieu de la nasse.** « On ne voit bien qu'avec le cœur » Saint-Ex a raison. Et bien mieux encore depuis les marges. Italie du Nord. Un village perdu dans le Val d'Aoste, une classe d'une douzaine d'élèves. Un téléphérique abandonné. Marqué par la mort, la désertification d'un territoire. Cœur noir. La côte est rude pour y arriver. Les bois environnants forment un no man's land qui isole de l'A4, d'en bas, du monde au fond comme on le dit à la télé. La Vallée où tout semble possible, l'endroit pour se mettre à l'abri. Comme au temps de la Covid. Pour fuir la ville. Seulement la ville ?

Dans ce qui fait société comment se nouent les faux-semblants, les non-dits dont on peine terriblement à sortir. Les indécibles qu'on enfouit, écrase au fond de soi. Qui vous mangent l'intérieur cependant.

Emilia retourne dans son village natal, après des années noires. Pour tenter un renouveau ? Bruno y enseigne, occupant la maison familiale. Basilo s'occupe de retaper l'église et ses retables. Patrizia remugle ses rancœurs et des frustrations dont aucun/e de ses élèves n'est responsable. Chacun/e son drame. Ce qui casse le cours d'une vie, la renverse, nécrose son temps comme un foudroiement. Cœur noir.

A quelques centaines de kilomètres, l'Institut Pénitentiaire pour mineurs. Le Couvent, ce foyer-prison. Un autre (?) monde. Des années de tôle, d'une si banale énormité que toute humanité se renfrogne dans les interstices des barreaux de la cellule. Là aussi où l'on va à l'école. Passer un diplôme. Être quelqu'une ? arrivée ? reconnue ? Dehors, les bruits de la circulation. Dehors. **Et dans toute cette histoire, plurielle mais combien cohérente, la valse des plaisirs, des désirs, d'une ville terre promise.**

Et quelques retours sur ces moments d'exception, livrant la rancidité des regards figés dans l'opprobre.

La rédemption, la pesanteur du regard social sur la monstre, l'article enfoui du journal qui vous claque le petit jour quand on commençait à voir l'aube... « Tu peux être une personne différente de celle que voient les autres » ? Peut-on être autrement que ce qu'on « lui » avait dit d'être ? Dans les accidents de la vie, l'indicible a son poids, l'innocence aussi. Nous « ne sommes pas nos traumatismes ». L'agonie des solitudes, ça se mérite. Mais de toute façon tout se finit. L'avenir est inévitable.

Dans ce roman, on croise la réinsertion, le pardon, les violences conjugales et sexistes, la frime, torsion douloureuse d'une adolescence qui ne se trouve pas. C'est qui l'Adulte ?

Je n'ai pas seulement été pressé d'en connaître la fin. Le déliement de ces nœuds constitue chaque fois une séquence à part entière dans une histoire dont le dénouement reste jusqu'au bout incertain. Sans évidence.

Silvia Avallone nous sert du Caravage à plusieurs reprises. Comme illuminations étincelle, lumières vives. Comme ce rai d'espoir par lequel la réinvention ouvre un autre avenir. Ses amours, le village sous la neige, la plage. Quand on a posé son fatras, extirpé ses colères mortifères. Classé enfin. Être soi. On est pris dans cette narration. Et bien difficile de ne pas y trouver bien des connections avec nos réels. Au final, un roman lumineux, haletant, dans ce monde de brutes. Les barbares...

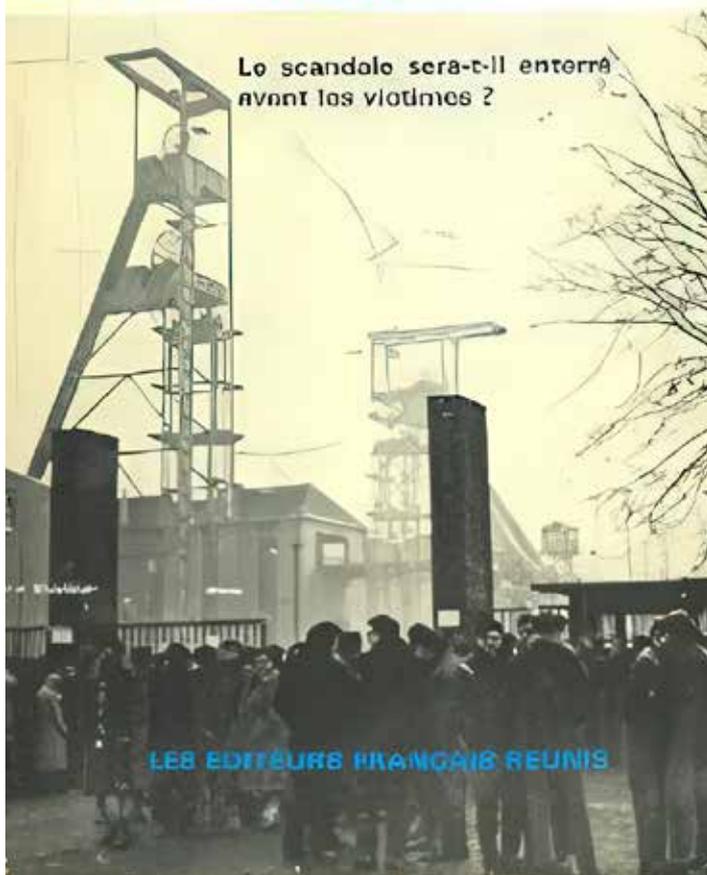
#### ● Patrick Vassallo

*Cœur noir*, Silvia Avallone, Editions Liana Levi, février 2025, 448 pages, 23,00 €

JEAN SANITAS

# Coup de toit

Le scandale sera-t-il enterré avant les victimes ?



LES ÉDITIONS FRANÇAISES RÉUNIES

« Un coup de toit consiste en un rapprochement brutal du mur et du toit du chantier... le toit et le mur en se rapprochant se referme sur les mineurs au travail... la cause de l'accident : un réajustement brusque des tensions du toit. »

C'est ainsi que le directeur de la mine explique la catastrophe aux journalistes. ON est en pleine période des trente (dites) glorieuses à Brassac, quelque part au sud d'Issoire dans le Puy de Dôme. Déjà 10 corps remontés et le bilan risque d'être beaucoup plus lourd.

Les journalistes attendent la suite attablés au restaurant du coin réfléchissant à voix haute à leurs articles. Le journaliste du plus grand journal local, genre Play boy aux mains baladeuses avec la serveuse, annonce qu'il ferait « un chapeau d'ambiance, en citant Zola : Eux au fond de leur trou de Taupe, sous le poids de la terre n'ayant plus de souffle dans leur poitrine embrasée... du littéraire pompier pour faire pleurer dans les chaumières. ». Parle moins fort lui glisse son collègue. Il ajoute « il ne faut pas que j'oublie le couplet philosophique genre : Le destin vient de frapper une nouvelle fois les hommes pour leur rappeler l'humilité etc. »

**Plutôt l'effet que les faits** lui glisse un collègue. Car les faits n'ont semblé-t-il pas grand-chose à voir avec le destin.

Le journaliste du patriote, le journal « coco », raconte à ses collègues son entretien avec le délégué à la sécurité : le boisage des galeries est insuffisant à Brassac et le bois utilisé de qualité inférieure. A signaler également que le nombre de boiseurs a été réduit de moitié depuis l'année dernière et les contrôles de sécurité ont été considérablement espacés...

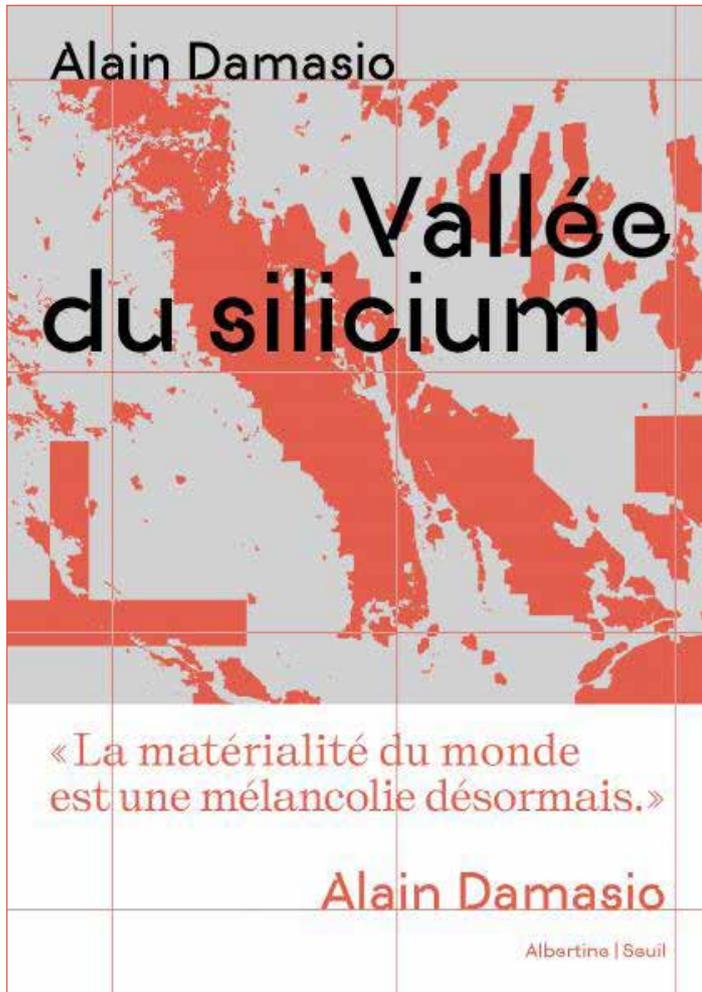
Les syndicats étaient d'ailleurs sur le point de déclencher une grève pour protester contre les économies de bouts de chandelle préjudiciables à la sécurité des mineurs et alerter sur les dangers grandissants d'un coup de poussière. Plus tard on apprendra que la direction de la mine achète du bois de qualité inférieure et partage la différence avec le fournisseur. Mais aucun journaliste, sauf celui du patriote, n'en parlera : « laisse tomber petit, ce genre d'information n'est pas pour nous » dit le plus vieux d'entre eux.

C'est d'ailleurs ce que le sous-préfet leur a demandé en les réunissant dans le bureau du directeur de la mine : « que peuvent par exemple quelques madriers de bois, fussent-ils du meilleur chêne, contre un coup de toit ? Rien. Je compte sur vous messieurs, pour faire comprendre au public combien nous sommes parfois désarmés, malgré toute notre science, toute notre technique, toute notre prudence, devant certaines manifestations intempestives de la nature ».

Le bilan sera de 39 morts dont 2 sauveteurs.

## ● Alain Lacombe

*Coup de toit*, Jean Sanitas, 1975, « Les Éditions Françaises Réunies »



Quand Alain Damasio, auteur de science-fiction livre un essai critique sur le monde de la Tech, il réussit à révolutionner le genre. **Nulle abstraction dans les idées, nulle sécheresse dans l'argumentation, mais un essai-fiction percutant grâce à sa puissance d'évocation, d'imagination, de poésie.** A travers 7 chroniques qui alternent balades, rencontres et portraits, l'auteur interroge les effets des IA sur nos vies, nos corps, nos rapports au monde.

Dès la première balade dans le centre de la Silicon Valley, le ton est donné « *Un univers intégralement clos qui fait semblant d'être ouvert* » où le rêve libertaire d'un internet décentralisé en open source n'existe plus.

Dans les rues de San Francisco le ballet vide et déprimant des voitures autonomes lui inspire cette réflexion « la matérialité du

monde est devenue désormais mélancolie » : « de l'univers de la voiture, nous n'aurons même plus l'ivresse de la vitesse, cette sensation de vent chaud qui entre par la vitre baissée et vient balayer nos soucis et nos cheveux avant de ressortir en tourbillon. « *Dans le métavers on pilotera des Hummer tandis que les rires de nos potes, à l'arrière, bruissent dans le casque Oculus, merveilleusement spatialisés. Sans doute qu'ils t'offriront le souvenir du vent chaud avec des ventilateurs enkystés dans les murs. Et tu trouveras ça génial. Tellement réaliste.* ».

La visite de Tenderloin, quartier des sans domicile fixe l'interroge : comment une telle pauvreté est-elle possible à proximité immédiate de milliardaires ? S'ils ne donnaient que 1% de leurs revenus, on pourrait l'éradiquer ». Pour lui, cette indifférence a plusieurs causes. Elle s'explique notamment par l'absence de liens notamment physiques, la dématérialisation qui caractérise désormais nos vies en « Digitalie ».

**On touche au cœur de sa techno-critique : « Les GAFAM nous connectent mais ne nous lient pas... Elles n'ont pas tranché les liens au couteau ou à la hache... elles les ont dévitalisés ; elles les ont absentes ». « La Tech, ontologiquement, conjure l'altérité ».**

Son évocation de « la perte du lien à soi » est glaçante : pour lui, notre corps physique a disparu sous l'effet de nos efforts pour échapper à cette enveloppe de chair vulnérable et mortelle, par l'hygiène, le confort, les techniques de santé ; ne reste que notre corps désaffecté : le « décorps ». La technique nous sert de « *racorps* » en recâblant ce qui a été sectionné, dévitalisé ». Pourtant, tout fait symptôme du retour du corps refoulé : anorexie, obésité, jogging fitness, sports extrêmes...

Face à cette terrible réalité, l'auteur appelle de ses vœux un art de vivre avec les technologies, une faculté d'accueil et de filtre, de déconnexion assumée, pour dépasser l'addiction et la perte de contrôle de nos vies, de nos corps, de notre altérité. Une relation aux IA qui ne soit « ni brute ni soumise ».

**Pour Damasio, nous n'avons pas besoin de devenir plus qu'humain : nous avons juste besoin de devenir plus humain.** « Vous en appelez au transhumain ? J'en appelle au très-humain ». A lire et faire lire sans modération !

● **Josiane Zarka**

*Vallée du silicium*, Alain Damasio, Éditions Albertine/Seuil, avril 2024, 336 pages, 20 €.



## CAP'TAIN ZOMBIE

Pourquoi ce poème, Cap'tain Zombie ? ... parce que Depestre a selon moi une volonté acharnée de nuire à la violence des puissants à l'asservissement à la dépendance à la domination au bannissement.

Ses poèmes sont écrits en une belle langue très belle encore quand ce sont les créoles qui la disent. Dans ce grand poème Cap'tain Zombie, il faut entendre le zombie en son sens propre extrêmement présent en Haïti. Depestre est fier de ce zombi-là. Aussi le glisse-t-il de dans ce long poème.

Il se trouve par ailleurs qu'enfin la ville de Pointe-à-Pitre, s'est doté d'un musée, inauguré en 2015. C'est le premier musée de France né sous la revendication populaire. Il a été le premier musée français à traiter correctement le souvenir de la traite négrière de l'esclavage et des abolitions. Il se trouve que parmi les esclaves dont le nom est indiqué il y a celui de mon arrière arrière-grand-mère née esclave décédée libre en 1895... probablement ! Alors lorsque je lis pour la énième fois ce poème de Depestre je ne sais quel plaisir j'ai de le partager...

Manifestement pour ce que je sais de l'œuvre poétique ou romanesque de Depestre il y a toujours un moment où il ne résiste pas aux besoins de célébrer la vie à dire comme il faut la défendre, à repousser violence oppressions exclusion, maltraitance fondamentale de l'humanité.

Le zombie bien maltraité dans le français de métropole, est considérablement important dans son sens propre. Dans nombre de ses textes romans ou poèmes, Depestre dit comme les millions de noirs opprimés usés assassinés privés de vie et de mort comme les humains ont, sur toute la planète surent et savent célébrer l'humanité en inventant 1000 formes d'enterrement. C'est ainsi que pour Depestre les millions de noirs opprimés privés de sépulture sont métaphoriquement réduits à l'état de zombie. Et pour rendre l'humanité aux millions de nègres assassinés Depestre inverse l'image inquiétante du zombie en en faisant un hommage à la célébration de la vie envers et contre tout, manière de dire que l'art du poète c'est de redonner vie au zombie de la vie.

● **Catherine Destom-Bottin**

**Cap'tain Zombi**

De René Depestre

Je suis Cap'tain Zombi  
 Je bois par les oreilles  
 J'entends avec les dix doigts  
 J'ai une langue qui voit tout  
 Un odorat-radar qui capte  
 Les ondes du cœur humain  
 Et un toucher qui perçoit  
 À distance les odeurs  
 Quant à mon sixième sens  
 C'est un détecteur de morts  
 Je sais où sont enterrés  
 Nos millions de cadavres  
 Je suis comptable de leurs os  
 Je suis comptable de leur sang  
 Je suis peuplé de cadavres  
 Peuplé de râles d'agonies  
 Je suis une marée de plaies  
 De cris de pus de caillots  
 Je broute les pâturages  
 De millions de morts miens  
 Je suis berger d'épouvante  
 Je garde un troupeau d'os noirs  
 Ce sont mes moutons mes bœufs  
 Mes porcs mes chèvres mes tigres  
 Mes flèches et mes lances

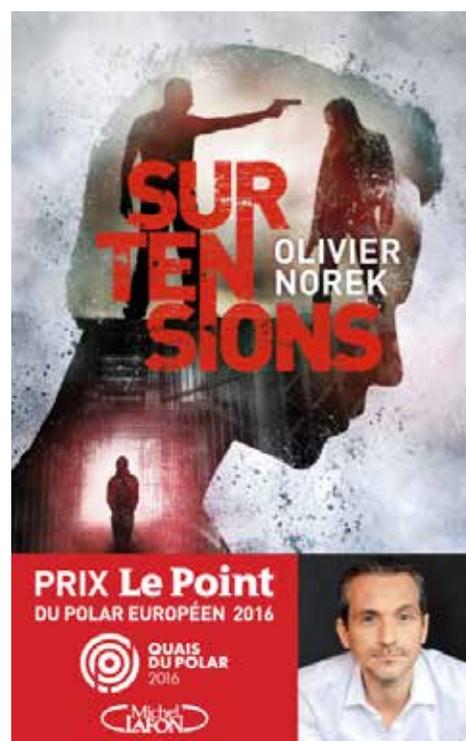
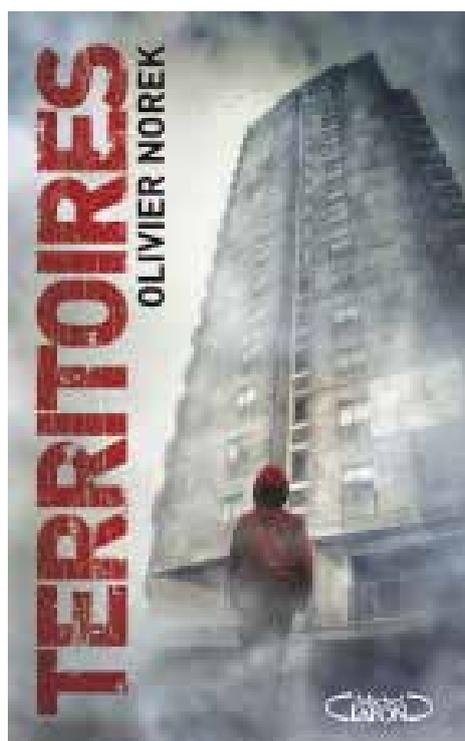
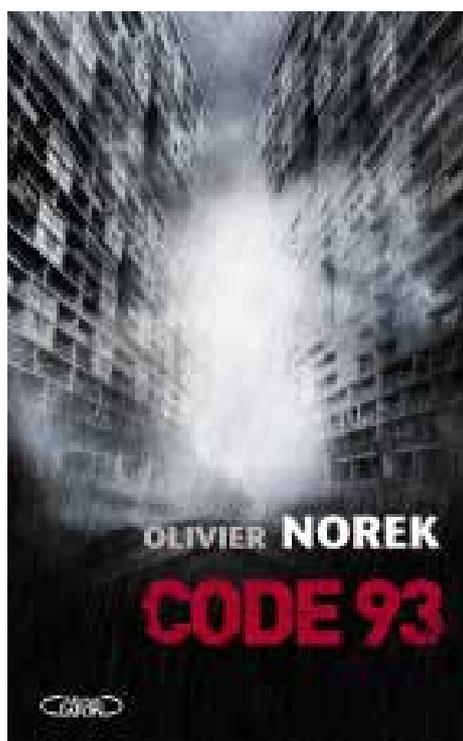
Mes laves et mes cyclones  
 Toute une artillerie noire  
 À perte de vue qui hurle  
 Au cimetière de mon âme !

Écoutez monde blanc  
 Les salves de nos morts  
 Écoutez ma voix de zombi  
 En l'honneur de nos morts  
 Écoutez monde blanc  
 Mon typhon de bêtes fauves  
 Mon sang déchirant ma tristesse  
 Sur tous les chemins du monde  
 Écoutez monde blanc !

Le sang nègre ouvre ses vannes  
 La cale des négriers  
 Déverse dans la mer  
 L'écume de nos misères  
 Les plantations de coton  
 De café de canne à sucre  
 Les rails du Congo-Océan  
 Les abattoirs de Chicago  
 Les champs de maïs d'indigo  
 Les centrales sucrières

Les soutes de vos navires  
 Les compagnies minières  
 Les chantiers de vos empires  
 Les usines les mines l'enfer  
 De nos muscles sur la terre  
 C'est l'écume de la sueur noire  
 Qui descend ce soir à la mer !

Écoutez monde blanc  
 Mon rugissement de zombi  
 Écoutez mon silence de mer  
 O chant désolé de nos morts  
 Tu es mon destin mon Afrique  
 Mon sang versé mon cœur épique  
 Le pouls marin de ma parole  
 Mon bois-d'ébène mon corossol  
 Le cri des arbres morts en moi  
 L'écho de leur sève dans ma voix  
 Ma race tel un long sanglot  
 Qui cherche ma gorge et mes eaux  
 Qui cherche en moi le bras de mer  
 Où l'Afrique arrache son cœur  
 Écoutez monde amer monde blanc  
 Mon chant d'agonie ma vie ce chant  
 Qui marie en mon corps le vent  
 Et la vague, le ciel et l'enfer !



Je fais connaissance avec Victor Coste, capitaine de police dans *Les brumes de Capelans*. Inspiré de l'histoire de Natascha Kampusch, séquestrée pendant 8 ans. Super polar. Une fin étonnante, difficile à anticiper. Exilé sur l'île de Saint-Pierre depuis 6 ans, Coste participe à un programme de protection des témoins, missions classées secret défense. Il doit protéger une jeune femme qui a été détenue pendant 10 ans par un tueur en série et la faire parler pour identifier l'auteur du meurtre de 9 ados. Hanté par le passé, Coste, flic exceptionnel est aussi un homme fragile et solitaire.

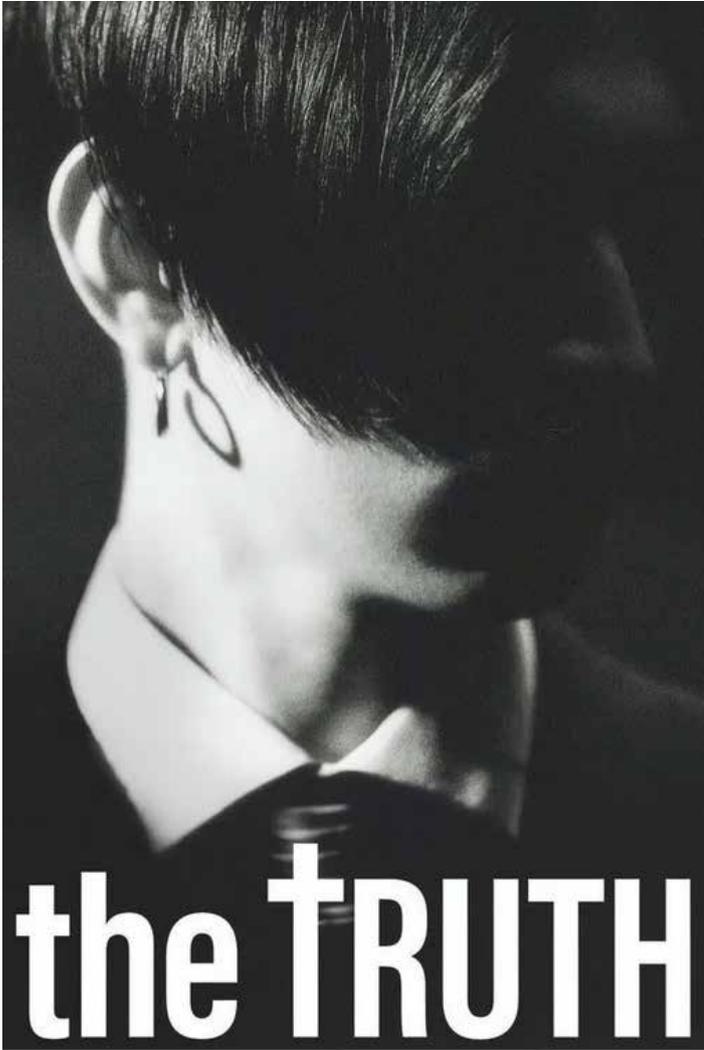
Pour comprendre le personnage, il faut lire *Code 93*, *Territoires* et *Surtensions*, s'imprégner des drames qui l'ont marqué jusqu'au dernier qui va frapper de manière extrêmement violente son équipe de la Police Judiciaire du 93. Un peu comme mes élèves, il faut creuser, connaître leur parcours de vie pour comprendre pourquoi certain-ne-s agissent comme ils et elles le font.

Bien sûr on peut lire les livres de Norek dans l'ordre de leur

parution, mais mon cheminement a été différent. Fin connaisseur du 93 ainsi que du milieu policier et judiciaire, et pour cause, il y a travaillé pendant 18 ans après avoir rempli des missions humanitaires, Norek décrit avec beaucoup de détails le travail des policiers, des commissaires, des médecins légistes, des juges d'instruction, dans un style percutant, direct et très proche de la réalité. Norek raconte aussi la vie de gens ordinaires embarqués dans des histoires terribles, des sortes de spirales infernales où le retour à la case départ devient impossible. Il se sert aussi de ses histoires pour dénoncer l'état de la société comme dans *Surtensions* où on rentre dans l'univers des prisons au début du roman et où on prend de plein fouet toute la violence qui s'y déploie. C'est aussi la dénonciation des liens entre politiques et malfrats pour acheter la paix sociale dans une commune dans *Territoires*.

● **Sylvie Larue**

*Code 93 - Territoires - Surtensions*, Olivier Norek, Éditions Pocket, 8,70 € chacun



La réalisatrice israélienne Daphna Levin donne à son polar *The Truth* (la vérité), une dimension existentielle. Intrigue classique : un meurtre qui mime un crime vieux de 10 ans alors même que la justice s'apprête à trancher si le suspect d'alors est coupable ou pas. Immédiatement, le doute s'installe : aurait-on condamné un innocent, est-on face à un imitateur sadique, ou le suspect tire-t-il les ficelles depuis sa prison ? Intrigue classique ? En apparence : derrière cette question plane un sentiment de culpabilité collective et un regard critique et douloureux sur l'image du passé.

La série cultive une ambiguïté entre figures d'autorité, suspects égarés et victimes collatérales d'un système en déliquescence. Comment ne pas penser que cela interroge la légitimité des institutions et souligne la fragilité de ce qu'est la vérité sur laquelle repose la société israélienne ? **A travers son intrigue policière, la série aborde des thématiques lourdes**

**telles que la culpabilité collective, la mémoire nationale, ou encore le poids des non-dits** avec une subtilité qui évite tout didactisme. Au compte des non-dits il y a cet énigmatique rabbin ou ces femmes qui voudraient bien autre chose mais n'osent pas affronter ouvertement. Cela nourrit la montée d'une paranoïa sociale qui transforme chaque habitant en suspect potentiel. *The Truth* effectue une plongée vertigineuse dans les fractures d'une société en tension, à travers une enquête troublante qui appelle à dépasser les évidences.

**Et si la vérité n'était qu'un récit bien construit ? La série joue habilement avec cette idée, pour rendre cette interrogation incontournable.**

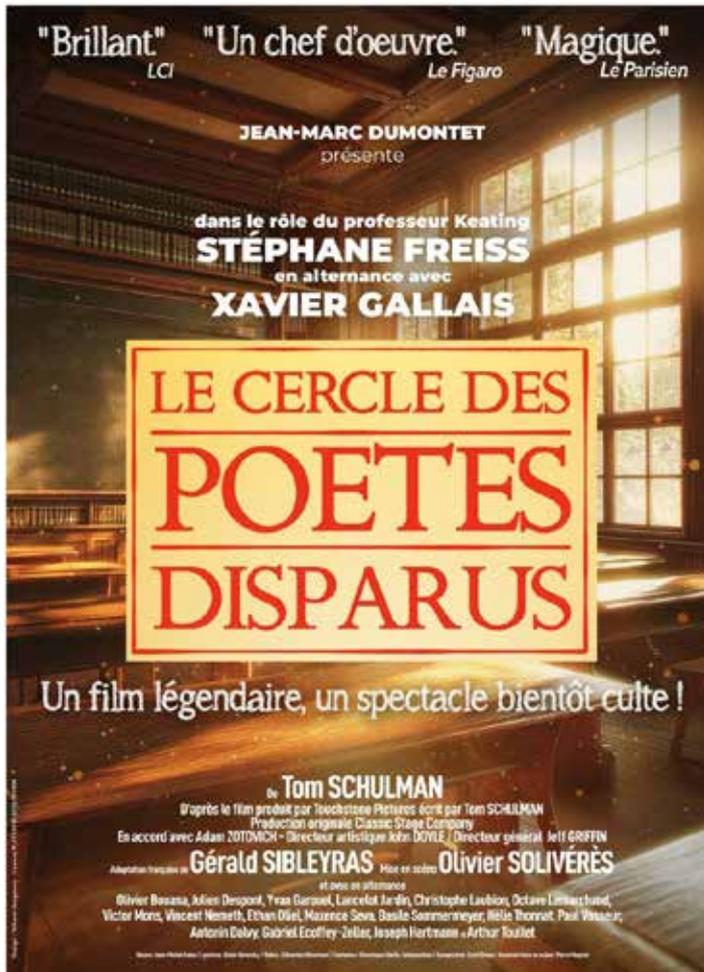
L'enquête pousse l'héroïne, policière marginalisée par la hiérarchie, à rouvrir des blessures mal refermées, dans un pays lui-même en quête de vérité. Entre interrogatoires, revirements et pressions politiques, *The Truth* dresse un portrait cru d'un système judiciaire sous haute tension, où la justice n'est pas toujours rendue par les institutions.

Impossible de dissocier l'intrigue de *The Truth* de son contexte politique. En abordant de front les dérives du système judiciaire, la série touche un nerf sensible d'Israël, pays où les tensions identitaires, les violences de genre et les fractures sociales ne cessent d'alimenter des tensions que nous ne découvrons que depuis peu. Sans jamais tomber dans le didactisme, la mise en scène de Daphna Levin utilise les codes du thriller pour mieux explorer les tensions internes d'une nation sous surveillance et le fossé entre pouvoir et personnages. On ne peut s'empêcher de penser aux récentes manifestations de rue pour défendre l'indépendance de la justice et aux mises en cause du pouvoir en place. Cette noirceur, loin d'être gratuite, s'inscrit dans une volonté de révéler les failles collectives, tout en donnant chair à des trajectoires individuelles bouleversantes ancrée dans la réalité d'un pays en crise. À travers une enquête portée par une héroïne marquée par le passé, Daphna Levin parvient à conjuguer suspense, émotion et critique sociale. Les personnages sont en quête de vérité, ils ont été trompés sur le passé y compris sur LEUR passé et ce phénomène entraîne un fossé entre générations. Des jeunes auxquels on s'attache héritent d'un grand vide et finissent dans l'impasse. Il n'y a pas de place pour eux.

Comment ne pas penser à l'actualité qui aujourd'hui, secoue Israël ? Et ne sommes-nous pas, nous aussi, questionné/es par « nos » vérités ?

Une série qui mérite d'être recherchée pour être vue.

● Pierre Zarka



1991, j'ai quatorze ans. C'est la fête du cinéma. Pendant une journée, tous les films sont à un franc. Les parents nous ont balancés sur le parvis du cinéma, quelques sous en poche. Et c'est parti pour une journée de boulimie cinématographique. Les files s'allongent devant les deux salles du cinéma Le Montaigne. Chaque séance propose une nouvelle sélection de films – ni Art et Essai, ni récents - il faut bien choisir. Cette année-là, je découvre *Le Cercle des Poètes disparus*, de Peter Weir, sorti en France l'année précédente. Bam. Coup de foudre.

Entre le Cercle et le Grand Bleu, mon cœur balance. Les cassettes tournent en boucle, je lis et relis le roman tiré du film. On ne comprend rien aux poèmes de « l'Oncle Walt ». Mais c'est beau et tragique, ça souffle un vent de liberté quand l'école sclérose, on se prend à rêver d'un prof comme M. Keating, à espérer que « les idées peuvent changer le monde » ... et que

notre « YAWP barbare » s'entendra un jour sur tous les toits du monde.

A bien y réfléchir, mon cours de Grec de Terminale, exilé hors temps scolaire, dans une toute petite salle de l'établissement vide, faisait un peu de nous un cercle d'amateurs de Poètes Disparus, et M. Augras, enseignant passionné et érudit, avait presque l'aura d'un Capitaine...

### Mais comment expliquer le succès de la pièce de théâtre adaptée du film, trente ans plus tard ?

« Brillant » pour LCI, « Un chef d'œuvre » pour le Figaro. Molière de la mise en scène et révélation masculine en 2024, la pièce va tourner en 2025 dans toute la France.

Avec le recul, le film n'a rien d'extraordinaire. « Les succès sociologiques ne font pas forcément de bons films » écrivait en 2012 Pierre Murat pour *Télérama*. Et d'ajouter : « Celui-ci est vraiment Pouf Patapouf ». Pas ouf, donc, dirait-on de nos jours.

Alors quoi ?

Le Cercle pose, à mon sens, deux questions essentielles. La place de la littérature comme fondement de la vie et de la réflexion éclairée. La culture comme arme. Vous m'en voyez, évidemment, convaincue.

Le personnage de Keating, en revanche, divise. Est-il responsable du suicide de Neil ? Reiner Wenger, dans *la Vague*, dépassé par ses propres innovations pédagogiques, déclenche lui-aussi une autre tragédie. Qu'est-ce qui les différencie d'une Erin Gruwell dans « *Écrire pour Exister* », de Richard Lagravenese ? Tous ces enseignants sont bien des « leaders charismatiques », qui réussissent à capter l'attention de leurs élèves...

La différence n'est pas dans l'attitude du professeur, qui aspire toujours, comme le dit Wenger, à ce « que les gamins soient suspendus à ses lèvres ». En revanche, ils ne s'adressent pas à des enfants issus de la même catégorie sociale. Si les familles sont fortunées, la recherche de la liberté s'achève en tragédie. Si les familles sont défavorisées, le prof a le droit de « sauver » le cheptel... et de le rendre conforme !

Sur ces réflexions, bel été... et CARPE DIEM !

● **Alexandra Pichardie**

PETER  
L'ESTHÉTIQUE  
DE WEISS LA  
RÉSISTANCE  
ROMAN



Partager un livre c'est parler de soi autant que de l'ouvrage et de l'auteur ! Je suis peu porté sur le roman, hormis quelques pôles magnétiques, sources de maintes visitations : des géants sur les épaules de qui se jucher (Melville, Dostoïevski, Dickens, Balzac, Hugo), et une constellation d'excentrés formant une jubiloire diagonale de fous (de Boccace, Rabelais, Cervantès, Swift, Gogol, Carroll, Poe à Kafka, Jarry, Orwell, Borges, Calvino et Perec). Choisir UN livre suppose d'aller au-delà de ces complicités avec auteurs et ouvrages marquants vers un *magnum opus* qui nous habite. Duquel vous parler ? L'homme sans qualité, un exercice existentiel de la philosophie ? Vie et destin et l'abîme de l'humanité ? L'art de la joie, désenchainant le genre ? La fin de l'homme rouge, et l'empire des illusions ? 2666, et les infinis paradoxes de la complexité ?

Ce sera L'esthétique de la résistance et l'horizon magnifique et brouillé de l'émancipation, un véritable hymne aux vaincus. Non pas un éloge funèbre sublimant a posteriori des postures héroïques défaites, ni une revanche des (ab)battus vantés par des thuriféraires les trahissant au présent, ni même un hommage vibrant à des frères d'armes, mais une éclatante et cin-

glante monstration : comment l'espérance d'une résistance pourtant écrasée peut nous éclairer face à nos impératifs. Se tenir debout aux côtés des vaincus, dans leurs manières de vivre et comprendre les faits, bienfaits et méfaits, historiquement advenus, ce n'est pas leur donner raison, c'est rendre gorge aux vainqueurs d'hier pour que les dominats d'aujourd'hui ne soient pas les vainqueurs de demain.

« Car le feu qui me brule est celui qui m'éclaire. » Ce que dit Etienne de la Boétie aurait pu être la devise du narrateur anonyme. Ce dernier et ses amis nous relatent au travers leurs regards et vécus quotidiens un moment charnier de maelström historique : le mouvement ouvrier depuis Weimar jusqu'à la chute du IIIème Reich. C'est une véritable épopée de la gauche révolutionnaire sous le fascisme, le nazisme, le stalinisme et le franquisme où les coups ne viennent pas seulement de là où on les attend. Ce n'est pas une chronique d'apprentissage et de combat. C'est une tentative titanique de reconstitution d'une mémoire collective en des temps où des conflits de classes et de nations traversent et constituent les individualités de part en part. Le « je » du récit est toujours un « nous ».

Les descriptions minutieuses concomitantes ou asynchrones du roman comportent des changements de focal (micro/macro) : l'occupation de l'Autriche, les attaques de phalangistes contre les républicains dans les villes catalanes et les procès de Moscou sont au cœur des conversations des protagonistes en même temps que la structure patriarcale et chauvine du Parti.

Le roman se déploie encore avec des changements de points de vue et de champs ouvrant d'autres possibles émancipateurs. Les discussions passionnées et passionnantes sur des chefs d'œuvres de peinture, architecture ou littérature (Kafka, Gaudi, Picasso, Géricault...) ne sont pas des digressions où l'art constituerait un rare moment de fuite, de répit, un refuge ou une délectation. Elles font de l'expérience esthétique vécue un facteur en soi de fabrique de sens ouvrant d'autres horizons d'humanité.

Le verbe puissant, P. Weiss nous embarque, nous alerte et nous subjugue pour nous faire parvenir ce feu vif et sacré de quelques uns devant tant d'obstacles barrant les routes. Il nous encourage surtout à inventer ici et maintenant nos propres arts de la résistance dans les tempêtes actuelles. Son narrateur aurait pu avoir aussi pour devise ces vers de Hölderlin : « sans cesse, poétiquement l'homme habite le monde » et « là où croit le danger croît aussi ce qui sauve ».

● **Makan Rafatdjou**

Peter Weiss : *L'Esthétique de la résistance*, 888 pages, Kliencksiek, nouvelle édition en un volume 2017, 35,50 €.



# POST-CAPITALISME, (SUITE 1)

## GRATUITÉ

### UNE GRATUITÉ D'ÉMANCIPATION, DONC FÉMINISTE

L'exigence de la gratuité - santé, IVG, éducation, premiers m<sup>3</sup> eau ou kWh d'électricité... - vise l'égalité d'accès pour tou·tes. La revendication de la gratuité des transports en commun porte en plus, le choix écologique de privilégier les transports collectifs pour faire reculer drastiquement la voiture individuelle. Au-delà de cette double dimension sociale et écologique, les demandes de gratuité font écho au sentiment profond que ce qui est sans prix est plus important que ce qui est évaluable monétairement, que « ce qui compte vraiment ne peut pas toujours être compté ». **La gratuité prend de front la logique du capitalisme qui transforme tout en marchandise. A la production de marchandises, elle oppose la production de valeurs d'usage. Au productivisme, au « toujours plus, plus grand, plus vite », elle oppose la vieille aspiration socialiste : « à chacun selon ses besoins ».**

À la « main invisible du marché », elle doit substituer des mécanismes, qui ne peuvent être que radicalement démocratiques, pour définir les besoins à satisfaire, décider de ce qui doit être produit. C'est la délibération collective, l'autogestion à tous les niveaux, et non les directives bureaucratiques, par en haut, qui peuvent déconstruire les besoins artificiels et définir des besoins « universalisables », c'est-à-dire non réservés à certaines personnes ou à certaines parties du monde. **La gratuité est indissociable du commun qui substitue à la propriété, le droit d'usage et devoir de prendre soin et implique la construction d'institutions démocratiques.**

La gratuité d'émancipation doit être financée par une fiscalité juste (par opposition aux impôts injustes comme la TVA et autres), par du salaire socialisé (Sécurité sociale, mais aussi

Versement Mobilité). Elle n'est ni la fausse gratuité si bien résumée par l'avertissement : « quand c'est gratuit, c'est toi le produit », ni le travail gratuit. Ce dernier point est très important d'un point de vue féministe.

**Le mouvement féministe a mis en évidence que le système de domination globale qu'est le capitalisme ne se limite pas à l'exploitation de la force de travail des salarié·es, qu'il requiert du travail gratuit/invisible pour reproduire cette force de travail à moindre coût.** Ce travail étant dans son immense majorité assigné aux femmes, la dévalorisation des tâches reproductives et le statut social dévalorisé des femmes sont liés. Il convient donc de reconnaître la centralité sociale et économique du travail de soin. Concrètement, à l'opposé de la destruction systématique de la protection sociale (à coup de baisse des cotisations), nous avons besoin d'une augmentation du salaire socialisé pour financer des services socialisés, transformés, étendus, pour la santé, l'éducation, l'accueil de la petite enfance, la prise en charge de la dépendance des personnes très âgées et/ou dépendantes, des restaurants/cuisines collectives... Gratuits afin de garantir l'égalité, ces services doivent être autogérés conjointement par les usagè·es, les salarié·es pour leur permettre enfin de « bien faire » leur travail et en finir avec l'une des principales sources de souffrance au travail : l'empêchement du « travail bien fait ».

**Autant de possibles que nous devons ouvrir ensemble en conjuguant la gratuité au féminisme.**

● Christine Poupin

## GRATUITÉS ET BIENS COMMUNS : ALTERNATIVES EN ACTES ET PRÉFIGURATION D'UN MONDE DÉSIRABLE

**Être usager d'un bien commun et pouvoir profiter de son usage signe l'appartenance à une communauté de vie.**

Les services publics, l'éducation nationale, la sécurité sociale, etc. sont des marqueurs forts de l'appartenance à la société française. Les biens et services essentiels sont ceux auxquels il faut avoir accès pour pouvoir vivre décemment dans une société donnée. Bien entendu, il n'existe pas de définition universelle de ce qu'est un bien ou service essentiel. Au fond, sont essentiels les biens et services qu'une société estime comme tels. La question de la prise de décision et de la démocratie est donc centrale.

### **3 exemples de gratuité**

**Une forme de gratuité peu abordée est celle des obsèques. Elle est hautement symbolique.**

C'est assez récemment que les communes ont eu l'obligation de posséder un terrain commun pour les personnes « sans ressources suffisantes » (article L 2223-27 du Code général des collectivités territoriales). Cette obligation, qui est un progrès indéniable, permet aux démunis d'être enterrés avec respect par la Commune. Mais elle marque dans le même temps une séparation en fonction des moyens financiers. Le terrain commun est alors à la fois la garantie d'une sépulture digne et une délimitation au sein de la population.

Le collectif « pour une sécurité sociale de la mort » se bat pour la gratuité des obsèques. Leur proposition est de mettre en place une prise en charge par la Sécurité sociale de 4 000 euros, financée par une cotisation de 0,03 % du salaire brut. Dans les Alpes-Maritimes, à Mouans-Sartoux, la régie municipale assure l'inhumation et la cérémonie, pour un euro symbolique.

### **Gratuité des premiers m<sup>3</sup> d'eau**

En France, on considère qu'il faut de l'ordre de 30 m<sup>3</sup> par an et par foyer pour vivre décemment, ce qui est parfois appelé « eau essentielle ». Un projet de loi a été déposé par La France Insoumise en ce sens en juillet 2022. Il y a aussi des expérimentations locales dans beaucoup de villes.

A Dunkerque, la grille tarifaire du prix de l'eau est divisée en trois tranches : « essentielle » (1 €/m<sup>3</sup> jusqu'à 80 m<sup>3</sup> par an), « utile » (2,3 €/m<sup>3</sup> jusqu'à 200 m<sup>3</sup>/an), et « de confort » (supérieur à 200 m<sup>3</sup> /an). A Montpellier, les 15 premiers m<sup>3</sup> sont gratuits et il y a une tarification progressive.

Ces expériences montrent un chemin : rendre l'eau essentielle gratuite, renchérissement du mésusage en augmentant fortement les tarifs des grandes consommations d'eau (celle de l'industrie et de l'agro-industrie). Il s'agit ici d'envoyer un signal à la société pour utiliser sobrement l'eau.

Il est possible d'aller plus loin avec une gestion démocratique de l'eau pour traiter les conflits d'usage (entre consommation, industrie, agriculture, loisirs en cas de sécheresse par exemple) et sanctionner les mésusages (consommation abusive, pollution, ...). L'abonné n'est alors déjà plus un consommateur, mais un usager maître de ses usages.

### **La gratuité et le développement des transports publics**

La gratuité des transports publics est une idée qui progresse rapidement en France, et qui est vécue au quotidien par plus de 2,6 millions d'habitants.e.s. L'expérience montre que cela se traduit par une très forte augmentation de la fréquentation des transports collectifs.

Une part très importante du coût de la gratuité des transports publics doit être financé par les entreprises via le versement mobilité. Il s'agit de contrer une domination sociale inscrite dans le territoire par la création d'un droit.

Il est important de noter que la gratuité ici change la nature de l'objet, car le droit à la mobilité se matérialise par le développement et la gratuité des transports publics, et non par le financement des voitures individuelles.

**Les trois exemples précédents montrent que la perspective de la gratuité des biens essentiels dessine les contours d'un monde désirable, où il est possible de vivre mieux tout en préservant la planète.**

● **Mariano Bona**



## POST-CAPITALISME, (SUITE 2)

### LE DROIT AU LOGEMENT

**Un processus de transformation n'est ni indéterminé ni prédéterminé mais toujours surdéterminé par des tensions structurelles et conjoncturelles entre possibles et impossibles. Le passage d'une société marchande à celle démarchandisée ne peut se faire d'un coup, mais par passage plus ou moins rapide de seuils qualitatifs, sources potentielles de ruptures, une extension progressive des sphères non-marchandes, dont le seuil maximal créera une bifurcation vers une autre société où le marchand minoré ne pourra plus dominer nos vies.**

Prenons la crise du logement en France. 85% des résidences principales sont privées, 15% des logements sociaux. Résultat d'une politique visant à maximiser la propriété et source d'injustices, d'inégalités et de contradictions profondes mêmes pour ses partisans. dix millions de mal-logés, quatre millions de demandeurs de logements, et 350 mille sans domiciles fixes, dont beaucoup avec un contrat de travail, parfois en CDI, alors que 75% des ménages sont éligibles au logement social ! Une pénurie entretenue, qui oblige à prioriser son accès aux plus pauvres, mais du coup fait hurler à la ghettoïsation ! Alors que le logement social est le meilleur outil d'une mixité sociale choisie, l'idéologie marchande dominante pousse à l'accès à la propriété, avec un endettement massif des ménages facteur d'un risque avéré de futures copropriétés dégradées ! La droite vante le « tous propriétaires » mais pleure l'absence de mobilité sur le marché du travail. La social-démocratie priorise la propriété comme régime normal mais regrette une France d'héritiers et de rentiers ! Et la gauche de la gauche combat la location saisonnière, et se bat pour davantage de moyens pour le logement social, mais ne dit rien sur la domination écrasante du marché. Or, 53% des logements privés appartiennent

à moins de 7% des propriétaires ! La financiarisation du logement a laminé le propriétaire individuel par les multi-propriétaires, institutionnels, foncières, assurances et banques dans une logique soutenue et aggravée de rente et de spéculations. Une République qui proclame un droit au logement que non seulement elle n'assume et n'assure pas mais fait tout le contraire, crée colères envers ses politiques, méfiances envers les institutions et défiances envers une démocratie vidée de sa substance.

Et si, face à cette situation catastrophique la réponse était une sécurité sociale du logement assurant sur tout le territoire et à chacun-e le droit inaliénable d'un accès concret à un logement tout au long de la vie, quelles que soient les évolutions des parcours de vie, par la création d'un grand service public du logement ? Qui se substituerait aux multi-propriétaires, assurerait les constructions neuves nécessaires dans une répartition territoriale répondant aux besoins, mais aussi la rénovation massive et égalitaire du bâti existant, l'un des plus grands défis de justice écologique. Mais le logement n'est pas un bien quelconque, il est une part constitutive de l'autonomie de nos vies



individuelles, intimes et collectives supposant une pleine appropriation psycho-sociale par une habitabilité de haute qualité. C'est dire l'antinomie avec le logement social actuel qui prend en charge et administre la vie de ses habitants. Ce qui démontre l'enjeu radical d'une organisation autogestionnaire à toutes les échelles de ce futur service public !

Toute alternative au capitalisme suppose une libération des imaginaires pour faire radicalement autre chose à partir des

déjà-là, et de le faire radicalement autrement ! Mettre fin à la domination vorace, virale et mortifère du capital, dont la logique imprègne aujourd'hui même des secteurs non-marchands, invite à intégrer le logement dans le socle de communs indispensables, permettant d'assurer à chacun selon ses besoins et ses moyens une part existentielle de sa vie par une haute pratique d'appropriation sociale.

● **Makan Rafatdjou**



## Au loin la liberté, Essai sur Tchekhov

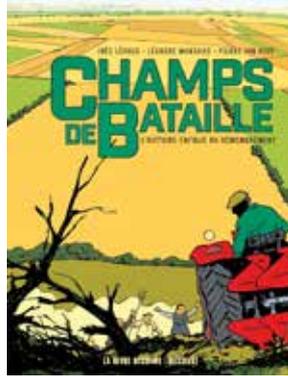
Jacques Rancière, philosophe de l'émancipation, consacre son dernier livre à Anton Tchekhov (1860-1904). Médecin de formation, issu d'une famille d'œuvres littéraires dont la Mouette, La Cerisaie, Oncle Vania. Tchekhov décrit avec finesse la vie quotidienne dans les provinces russes à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce livre m'a intéressé car j'avais envie de savoir quel regard, quelle analyse portait le philosophe de l'émancipation sur l'œuvre de l'écrivain russe. Dans son œuvre Tchekhov fait une description de la société russe où les hommes et les femmes acceptent la servitude comme le cours normal des choses. Ça nous rappelle le « discours de la servitude volontaire » de La Boétie écrit quatre siècles plus tôt.

Dans les cinq premiers chapitres, Rancière explore dans l'œuvre de Tchekhov la dramaturgie de la servitude. Les quatre derniers chapitres mettent en lumière la manière dont Tchekhov s'adresse à ses concitoyens pour leur faire prendre conscience que pour sortir de la servitude, il faut un autre rapport au réel, d'autres affects pour sentir le monde et soi-même dans son rapport au monde et aux autres.

Bel été de lecture !

### ● Daniel Rome

Au loin la liberté, Essai sur Tchekhov, Jacques Rancière, Éditions La Fabrique, 109 pages, 13 €



## Champs de bataille, l'histoire enfouie du remembrement

De mes cours d'histoire et de géographie, je garde le souvenir d'une présentation du remembrement comme un progrès dans le domaine agricole, pour les paysans qui peinaient moins en cultivant des parcelles plus grandes, et gagnaient plus en améliorant les rendements. A peine si je percevais les conséquences sur le plan écologique de la disparition des haies.

Exit les expropriations, les bulldozers qui arrachaient les arbres, les divisions entre les propriétaires et les villages. Exit aussi les luttes de celles et ceux qui se sont révolté·e·s contre « le plus grand plan social du 20<sup>ème</sup> siècle au mépris des habitants et du vivant ».

Après *Algues vertes, l'histoire interdite*, Inès Léraud et Pierre Van Hove racontent la vraie histoire du remembrement, dont nous constatons aujourd'hui les conséquences écologiques et sociales. De nombreux témoignages, des articles de la presse locale et régionale, c'est une enquête de terrain de plusieurs années qui nourrit cette bande dessinée tout aussi intéressante que la première.

Cet aspect de la lutte de classe a quelque peu disparu de notre imaginaire collectif. En racontant les révoltes paysannes de l'époque, Inès Léraud et Pierre Van Hove nous rappellent que les Trente glorieuses ne l'ont pas été pour tout le monde...

### ● Sylvie Larue

Champs de bataille, l'histoire enfouie du remembrement, Inès Léraud et Pierre Van Hove, Éditions Delcourt, Octobre 2024, 150 pages (sans les annexes) 23,75 €



## 2008 ou le pillage légal des fonds publics

Signe des temps ? Il est intéressant que Pierre Jovanovic parte de la « crise des subprimes » en 2008 pour nous dire pourquoi nous en sommes là aujourd'hui. L'enquête journalistique montre comment les plus grosses banques mondiales (dont les françaises) se sont re-capitalisées au détriment des peuples et des sociétés. Afin d'éviter l'explosion du système, elles se sont tournées vers les gouvernements pour puiser dans l'argent de nos impôts, de la santé, des services publics, des équipements collectifs, ce qui avait déjà conduit vers le chômage et la pauvreté des millions de femmes et d'hommes sur la planète. Le livre est un recueil précis d'actes de décisions, date par date, et de leurs conséquences. Les médias ont été de la partie.

On peut lui reprocher son côté descriptif et le manque d'analyse, au point qu'il s'exclame : « des banquiers américains devenus fous » ce qui rend accidentel ce qui est inhérent au système. Alors que tourner le dos à la production de biens et des services et au travail, avec ce qu'elle implique en investissements plus lourds, formations, santé et de démocratie, est constitutif de la reproduction du capital. Et comment il se réfugie dans la spéculation et le pillage des fonds publics. On peut donc lui reprocher de passer à côté de la source du mal.

Mais qu'une telle dénonciation ne vienne pas de l'espace alternatif est significatif de notre temps.

### ● Pierre Zarka

2008, Pierre Jovanovic, Éditions Jardin Des Livres, juin 2025, 240 pages, 24 €



## Moha, le retour du refoulé, Récits du racisme d'État

Retravaillant à deux voix les politiques migratoires dans l'histoire longue de la France et de la relation coloniale avec l'Algérie, les auteurs dévoilent un système qui travaille à ne pas accueillir et intégrer les immigrés, pour se laisser la latitude de les expulser facilement. Le récit de Mohamed Bridji, qui quitte l'Algérie à sept ans, et passe en Allemagne avant de connaître les foyers, la délinquance et la prison en France, raconte avec ses propres mots sa trajectoire migratoire jusqu'à son expulsion de l'autre côté de la frontière.

Il croise la route de Laurent Bazin à Oran en 2014, et tous deux nourrissent par une « rencontre de l'université et de la rue », l'ambition de connaître et de faire connaître la réalité crue de l'exil.

Du refoulement des étrangers depuis 1986 avec Pasqua et des campagnes de stigmatisation du « délinquant maghrébin » dès les années 70, l'approche anthropologique de l'un permet de restituer les cadres spatio-temporels et les moments politiques traversés par la vie de l'autre. Les auteurs reprennent à ce compte les nouvelles rhétoriques gouvernementales de lutte contre le « séparatisme » et contre « l'islamo-gauchisme », pour y révéler la répression permanente et jamais nommée de la France à son passé colonial en Algérie.

Travail scientifique autant qu'acte politique, ces témoignages espèrent « donner à voir comment la vie résiste aux pulsions de mort et aux ferments de la haine de l'autre que les gouvernements français successifs se sont efforcés de propager ».

### ● Makan Rafatdjou

Moha, Le retour du refoulé, Récits du racisme d'État, Mohamed Bridji et Laurent Bazin, Éditions La Dispute, 2025, 346 pages, 24 €



## Le jardin et la jungle

Le livre part du discours, le 13 octobre 2022, de Josep Borrell, vice-président de la commission Européenne, pourtant socialiste : « Oui l'Europe est un jardin... Tout fonctionne... La plus grande partie du reste du monde est une jungle et la jungle pourrait envahir le jardin ».

Il ajoute : « Gardez le jardin, soyez de bons jardiniers... prenez soin de la jungle à l'extérieur... sinon, le reste du monde nous envahira ». Cette terrible métaphore illustre bien à la fois le mépris, la peur de l'autre - différent - et la persistance d'une mentalité coloniale ; cette « bonne conscience civilisationnelle ».

Elle (l'Europe) dit au reste du monde (la jungle) qu'elle n'accepte toujours pas qu'il ne soit pas à son image. Non seulement elle ne renonce pas à en avoir la maîtrise, avec sa projection nord-américaine (l'occident), mais elle persiste à penser qu'elle incarne la civilisation, la culture, le bien face à la barbarie d'un environnement mondial où régnerait la sauvagerie, l'obscurité et le mal. Et cette bonne conscience sert de justification à toutes les dérives identitaires.

En lisant ce livre, écrit avant la guerre en Iran, on comprend bien qu'Israël se proclame Jardin avancé de l'occident, entouré d'une jungle dont elle s'octroie le droit de la transformer à son image. Ce qui implique de libérer des territoires pour développer son jardin (faire de Gaza une Riviera...) quitte à en génocider les populations.

### ● Alain Lacombe

Le jardin et la jungle, Edwy Plenel. Éditions La Découverte, Septembre 2024, 18 €



## La théorie matérialiste de l'État

Voilà une contribution majeure aux enjeux politiques de l'État. Sa traduction 20 ans après sa parution invite à resituer l'ouvrage dans le contexte du néolibéralisme hégémonique et de la domination idéologique des néoconservateurs. Bien loin de la période actuelle avec des continuités et des nouvelles mutations en forte rupture. Mais ses interrogations, argumentations et réponses restent des plus pertinentes. Pour l'auteur, dans un débat vif avec d'autres apports marxistes, l'État moderne n'est pas une institution objectivement neutre soumise aux influences subjectives des rapports de force entre classes antagoniques. C'est une illusion de penser que l'État actuel, sous l'emprise du capitalisme dominant qui favorise les transferts de richesses vers les entreprises, privilégie l'accumulation, renforce oppressions, répressions, discriminations et soumet la démocratie à un état d'exception devenu la norme, pourrait, sous un rapport de force inversé, devenir un État social garant de l'intérêt général. Le rapport entre l'État et le capitalisme ne relève pas de conjonctures plus ou moins favorables à le faire dériver de telle ou telle classe ou fraction de la société. L'État est structurellement le résultat des modes d'action, de production et de reproduction capitalistes, quelles que soient les formes évolutives qu'ils revêtent historiquement. Dans ces conditions, toute bifurcation écologique et révolution sociale en vue d'une alternative au capitalisme suppose d'en finir avec l'État et toutes les institutions connexes qu'il a formatées.

### ● Makan Rafatdjou

La théorie matérialiste de l'État, Les transformations du système capitaliste de l'État, Joachim HIRSCH, Syllepse, 286 pages, 2025, 25 €.

## RIPOSTER AUX ATTAQUES CONTRE LE SECTEUR CULTUREL

**Plan ruralité, plan camping, prise de parole violente contre l'élitisme supposé de Radio France, les orientations de Rachida Dati au ministère de la culture sont disruptives et provocantes.**

Son habileté politique est de haut niveau et son sens de la «triangulation» assez développé. (...) Elle souhaite dire «Vous voyez bien que les «cultureux» ne s'intéressent pas aux classes populaires, aux ruraux, aux gens comme vous ?». Elle conforte une situation (...) qui fait du rejet des «intellos», des «artistes», des «élites» un sport national mêlant confusion et montée du fascisme.

Tout un secteur est attaqué et fragilisé. On parle d'un vaste plan social à bas bruit. L'absence de soutien en période de baisses (ou suppressions) de financements provoque autant de festivals annulés, de compagnies en faillites, de fermeture de lieux (comme à [Grenoble](#) ou [Bagnole](#)...). Cette attaque est justifiée par un discours classique, mais de plus en plus consensuel, autour des contraintes budgétaires, et de la nécessaire «rentabilité» des projets. Le capitalisme transforme tout en marchandise et les actions et biens culturels ne sont plus une exception. Le secteur musical fait office de laboratoire et les rachats de grands festivals par des multinationales ont été récemment [cartographiés par le Syndicat des Musiques Actuelles](#). Les grands groupes (Pigasse, Lagardère, Krétinski ou Bolloré...) cherchent à capter des marges bénéficiaires, un gain d'image mais aussi, (...) une influence politique. Les privatisations ont aussi lieu dans le spectacle vivant et les théâtres gérés par des sociétés de productions privées se multiplient dans les communes de droite et d'ED. Cette marchandisation provoque la disparition pure et simple des directeur-trices artistiques et de leur liberté de programmation.

Dans ce contexte de montée des courants dits «trumpistes», le monde culturel est face à l'émergence d'une censure de plus en plus brutale. De l'annulation de la publication de la BD de Jul par la ministre de l'Éducation Nationale à la déprogrammation des chansons de Zaho De Sagazan sur les ondes de Bolloré, les pressions contre les libertés de création et de programmation sont nombreuses et sur tous les territoires. Les concentrations dans le domaine de l'édition provoquent les mêmes craintes parmi les auteur-ices.

Rachida Dati (...) accompagne depuis toujours le déploiement d'un capitalisme prédateur. (...) Elle s'appuie sur des «lieux communs», sur des intuitions, pas toujours infondées, pour attaquer un secteur autour de sa prétendue incapacité à s'adresser aux classes populaires. Elle oblige les professionnel-le-s à déployer un argumentaire défensif et à conforter le préjugé de départ. «Vous voyez, ils se battent pour leurs privilèges !».

Elle méconnaît et méprise le travail d'infusion culturelle sur les territoires, porté autant par les lieux labellisés que par les associations et compagnies de proximité. (...) Il nous faut à présent une visée politique autour des enjeux culturels, une visée émancipatrice qui dé-marchandise la vie et les biens culturels, une visée qui défende les droits culturels de chacun (...), une visée qui donne sens aux combats du quotidien et assume son antifascisme, son rôle dans la défense du savoir, du poétique et de l'hospitalité. Nous avons besoin que le projet culturel de la gauche donne un sens émancipateur au reste du programme, invente un nouveau récit pacifiste et écologiste où chacun trouve du désir pour demain. (...)

**Nous voulons du sensible, du lien, de l'art qui nous bouscule et nous aide à habiter le monde.**

● Laurent Eyraud-Chaume

dati

tarit  
la culture



Le noyau de Cerises est constitué de Bruno Della Sudda, Catherine Destom-Bottin, Laurent Eyraud-Chaume, Olivier Frachon, Bénédicte Goussault, Alain Lacombe, Sylvie Larue, Patrick Le Tréhondat, Christian Mahieux, Henri Mermé, André Pacco, Alexandra Pichardie, Makan Rafatdjou, Daniel Rome, Patrick Vassallo, Josiane Zarka, Pierre Zarka, militant-e-s de l'émancipation qui cheminent ou ont cheminé au sein du réseau AAAEF, de l'Association Autogestion, de l'ACU, d'Attac, de la CGT, d'Ensemble, de FI, de la FSU, du NPA, du PCF, de Solidaires, de l'Union Communiste Libertaire...

Comme dit dans le [Manifeste](#), nous voulons élargir l'équipe et fédérer d'autres partenaires.

Pour donner votre avis écrire à [contact@ceriseslacooperative.info](mailto:contact@ceriseslacooperative.info)

Abonnement gratuit en ligne  
<https://ceriseslacooperative.info/abonnement-journal/>